

STILL RECORDING
de Saeed Al Batal et Ghiath
Ayoub, Arizona Distribution,
sortie le 27 mars.



Filmeurs infatigables

Documentaire précieux, *Still Recording* (voir interview p. 12) retrace cinq ans du quotidien des rebelles syriens dans la ville de Douma. Un film aussi dense que nécessaire. **PAR ANTOINE DU JEU**

La ville de Douma, dans la Ghouta orientale, peut se voir comme un microcosme de la société syrienne. Elle qui a défié le tyran dès 2011 (les affiches de Bachar Al-Assad sont trouées de balles), s'est libérée de son joug avant de s'autogérer sous les bombardements et les massacres, et essaie maintenant de se reconstruire. Sur cinq ans passés à filmer au plus près le quotidien de cette ville assiégée, les huit cameramen de *Still Recording* ont rapporté près de 450 heures de rushes. Quand on accumule autant de rushes, c'est qu'on ne se projette pas vraiment dans un récit. L'ambition est ailleurs et, à la mesure de son sujet, immense. Il s'agit de radiographier un territoire insoumis dans son ensemble, d'accumuler un nombre affolant de morceaux, de fragments, de bribes de ce quotidien de guerre, de filmer sans s'arrêter, travail au kilomètre qui donne au film son titre, *Still Recording*. La caméra, si vivante, ne semble reprendre son souffle que dans les coupes du montage et avance dans l'espace au gré de longs plans mouvementés, artisanaux et rugueux. Cette réappropriation de l'espace passe aussi, de manière plus littérale, par les assauts menés par les insurgés qui n'ont de cesse de reprendre des bouts de terrain aux sbires du régime. Vers la fin, les graffitis poursuivent la thématique, s'étalant sur les murs et ajoutant de la couleur donc de la dissonance à une ville de poussière.

Dans *Le Fond de l'air est rouge*, Marker remarquait que la caméra

s'était soudainement mise d'elle-même au ralenti alors qu'elle filmait un manifestant courant dans la rue, comme submergée par la beauté du geste, et se demandait : « pourquoi quelques fois les images se mettent-elles à trembler ? » Dans *Still Recording*, il n'y a pas de ralenti, le film ne fait pas dans l'effet, mais la caméra tremble constamment, sensible, elle aussi, à n'importe quelle émotion. Se prenant des explosions en pleine face ou courant à découvert dans une ville en lambeaux, elle paraît d'autant plus fébrile qu'on ne saisit pas toujours qui la tient comme si tout un corps collectif la portait et pleurait ou riait en même temps qu'elle. La puissance du film est de filmer un quotidien désespérant, comme Abbas Fahdel l'a fait pour l'Irak avec *Homeland, Irak année zéro*, sans chercher l'éclat, le sensationnel ou l'exhaustivité. Est retranscrit aussi, presque avec légèreté, comment toute une société s'accoutume à la mort. Il y a ainsi cette séquence sidérante filmée comme une banale conversation de café où un jeune homme décontracté, sniper, le nez dans le viseur, écoute Fairuz (célèbre chanteuse libanaise) avant de prendre sa mère au téléphone. Des scènes comme celles-ci, le film en regorge. Mais il a l'intelligence de ne jamais en faire des événements. Puisque, contrairement à bon nombre de documentaires qui versent dans le fantasme et la fascination, il n'y a ici aucun espoir de fiction.

